

## Propos sur les victimes

Françoise Hecq, formatrice au module LEA (SOFFT)

*En 1990, Le CVFE (Collectif luttant contre les violences faites aux femmes et l'exclusion) mit sur pied une formation LEA, sigle aux multiples significations: logement, emploi, arts; lucides, elles avancent; liberté, emploi, autonomie. Cette formation n'est pas seulement destinée aux femmes victimes de violences physiques mais aussi à celles qui ont vécu une trajectoire difficile depuis la petite enfance. Son originalité consiste à proposer pendant trois mois différents ateliers: bricolage, étude des mécanismes de la violence, luttes de femmes et femmes en luttes, gestion du groupe, apprentissage de l'autodéfense, ateliers d'écriture, projet personnel d'insertion socioprofessionnelle, entretiens individuels, etc. Chaque groupe (deux par an) ne peut rassembler qu'une quinzaine de femmes.*

C'était lors d'une réunion du jeudi, à l'Université des Femmes, en 1998. On reçut un courrier de Liège, venant du Collectif contre les violences faites aux femmes et l'exclusion. L'association venait de créer une formation vraiment novatrice en faveur de femmes ayant subi des violences: des ateliers d'écriture, de peinture, de bricolage mais aussi des séminaires traitant du rapport au corps, éclairant les mécanismes des violences etc. Le collectif nous demandait d'ouvrir un séminaire qui transmettrait des notions féministes et le récit d'épisodes de luttes de femmes. Cette sollicitation, si intéressante fût-elle, ne déclencha pas l'enthousiasme. Liège, c'est loin pour les Bruxellois, d'autant plus que les allées et venues réclamées par le séminaire, seraient nombreuses. C'est alors qu'une dizaine de paires d'yeux se fixèrent sur moi.

- « Les violences domestiques, ce n'est pas une de tes matières, avec la prostitution et l'emploi du genre dans l'enseignement ? »

Je n'ai guère réfléchi tant la situation de victime m'a toujours interpellée. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire. *Victime: créature vivante offerte en sacrifice aux dieux. Exemple: Iphigénie.* Et quand les adjectifs s'en mêlent! *Victime piaculaire, victime qui doit se racheter d'une faute. Victime propitiatoire, qui a pour but de rendre propice. Par exemple, l'immolation des premiers nés.* Bref, pour le Grand Robert, les victimes idéales sont des femmes et ceux et celles qu'elles engendrent.

Victime, un état? Alors que la vie est un perpétuel mouvement, fait de déséquilibres et de flux, que ce soient les eaux qui vont de l'amont vers l'aval, que ce soit notre métabolisme qui est une circulation entre un input et un output. Et cette règle ne s'applique-t-elle pas aux déséquilibres entre femmes et hommes, entre le féminin et le masculin? J'acceptai, avec encore présents en mémoire certains souvenirs anciens.

## Une expérience, riche en enseignements

A 25 ans, à la demande d'un ami, Jean-Jacques Desmarez, professeur de médecine légale à l'ULB, prématurément disparu à l'âge de 38 ans, j'avais accepté la charge de conseillère morale laïque à la prison de Forest, auprès des femmes. C'était un temps où le gardiennat des prisons était encore largement sous l'emprise de l'Eglise. Certes, les détenues avaient le choix entre les différentes obédiences philosophiques. Néanmoins j'ai pu constater que l'aumônier

catholique, chaudement « recommandé » par les sœurs, était sollicité par la majorité écrasante des détenues. Aux conseillères protestantes et laïques, les laissées pour compte. (On peut difficilement se représenter à l'extérieur ce qu'est la hiérarchie à l'intérieur des prisons). Me sollicitaient, « celles de l'annexe », de la section de Défense sociale, « les folles » qui n'étaient pas condamnées mais internées par une commission psychiatrique. En réalité, l'annexe se confondait avec les oubliettes moyenâgeuses. Y croupissaient de chétives créatures oubliées de tous. Ignorées à l'intérieur, elles l'étaient encore plus à l'extérieur: pas de visite, pas d'argent pour la cantine, pas d'avocat. La mort sociale.

Leurs délits, leurs crimes? A l'exception de 3 ou 4 meurtrières (toutes infanticides), c'étaient des personnes quelque peu fêlées qui avaient commis des vols et de menues escroqueries. Elles étaient toutes multirécidivistes. En ce temps des années 65-70, peu de droguées mais une volée de kleptomanes. J'ai gardé ainsi le souvenir d'une petite vieille, maigre comme un coup de trique, chignon serré sur la nuque et qui avait des désirs kleptomaniaques saisonniers: l'hiver, elle volait des gants et l'été des bouquets de tulipes. Attendrissante, elle multipliait, dans sa cellule, des vases garnis de fleurs en plastique. Et pour la naissance de mon fils, elle me tricota des layettes au point nid d'abeilles. Quel danger social, quelle menace publique !

Auprès de ces femmes, j'ai appris beaucoup. Le courage, celui de ne pas désespérer malgré tout. D'attendre encore de la vie de menus plaisirs. Mais surtout, j'ai eu l'occasion de constater, non sans stupéfaction la subtilité de leur savoir psychiatrique. La plupart d'entre elles avait été façonnée par des formes du système carcéral: homes pour enfants abandonnés, Instituts Bon Pasteur et autres centres plus ou moins ouverts (ou fermés, c'est selon). Depuis leur petite enfance, elles en avaient connu des escadrons de psy de toutes sortes. Examinées, soupesées, jaugées, elles s'étaient, en leur for intérieur, forgé une espèce de culture psychiatrique, faite de bric et de broc mais qui constituait un rempart contre le pouvoir. Une maîtrise qui leur permettait de se mesurer à des psychiatres officiels. Et parfois « ça marchait », l'une ou l'autre sortait pour un temps jusqu'à la prochaine récidive. Bref elles m'avaient appris à prendre des distances vis-à-vis de la notion de victime, dans la mesure où on l'identifie avec celle de passivité. Une réceptivité presque complice au malheur. Cette distance n'ira qu'en s'accroissant avec mon expérience liégeoise.

## **Encore porteuse de préjugés**

D'entrée de jeu, j'ai dû me remettre en question.

Ainsi, j'avais bien du mal à me défaire de l'idée qu'« on doit » quitter un homme qui vous frappe. A la limite un devoir. Et ces intermittences ainsi que les « je t'aime, moi non plus », me paraissaient intolérables. Depuis, combien de récits ai-je entendus, décrivant les difficultés qu'il faut surmonter pour partir, les enfants sous le bras.

Je pensais aussi que la rupture consommée assurait aux femmes une relative quiétude, alors que les faits corroborés par les études et statistiques prouvent le contraire. En fait, la violence masculine redouble souvent après la fin de la relation. Et selon une enquête de grande envergure menée en 1993 par le Comité canadien sur la violence faite aux femmes, environ 20% des épouses séparées ont été violentées par leur ex-époux après la séparation; 35% des répondantes ont témoigné que leur mari était devenu violent après la séparation. L'enquête

concluait que les femmes séparées de leur partenaire couraient un risque cinq fois plus élevé d'être tuées par lui que les autres femmes<sup>1</sup>.

En résumé, j'avais accumulé bien des connaissances, encore fallait-il qu'elles soient traversées par une dimension émotionnelle ! Au fil du temps, j'ai pu affiner le sens de toutes ces hésitations observées chez les personnes des groupes, ces atermoiements ayant pour commun dénominateur quelques mots: isolement, peur, sentiment d'impuissance. C'est ce mur-là, fait de ces substances dures, immatérielles qu'elles doivent franchir. Car il faut le savoir: les hommes violents disposent de grandes capacités manipulatoires, celles qui sont utilisées, que ce soit à titre public ou privé, dans tous les petits et grands systèmes de pouvoir. L'homme violent soigne son image, il rendra volontiers service à son entourage. Il sera très à l'aise dans la structure patriarcale tandis que sa femme se trouve mal dans sa peau. Et la famille, les amis ne comprennent pas ce qui se passe et est tentée de plaindre « l'incompris ».

Ainsi « mes » détenues d'autrefois qui n'avaient su résister aux glissements vers la délinquance et « mes » femmes d'aujourd'hui qui y avaient résisté, malgré elles, dégageaient un même halo de culpabilité diffuse secrétant rejet et exclusion. Travail de sape habilement mené par « l'autre » qu'il soit quasi analphabète ou professeur d'université, adossés qu'ils sont, l'un comme l'autre, à la forteresse patriarcale, qui tient bon. Elle tient bon puisqu'au cours de ces années (8 ans), de génération en génération, on nous raconte les mêmes cauchemars éveillés. Une amélioration se constate néanmoins depuis quelques années : la moyenne d'âge a baissé. Le accueil davantage des femmes dans la trentaine et la quarantaine. C'est un progrès enregistré aussi par les autres centres.

## **Femmes ordinaires et extraordinaires**

Elles nous arrivent sélectionnées par Michèle et Annick, les deux coordinatrices, qui, au cours d'un entretien évaluent leur désir de sortir la tête hors de l'eau. Le critère fondamental, c'est donc cette volonté de viser un mieux-être pour elle mais aussi, quand elles en ont, pour leurs enfants. Et il vrai que, quelles que soient leurs personnalités, le groupe dégage une force et une énergie vraiment contagieuses.

Et pourtant, certaines préservent l'image du Prince Charmant et même la grande majorité garde une vision très stéréotypée du couple et de la famille. Si certaines se hasardent à émettre quelques critiques à l'égard de comportements prêtés aux hommes, elles le font très prudemment et certainement sans hargne.

Qui sont-elles socialement? La plupart sont issues de milieux relativement défavorisés et des classes moyennes. Beaucoup sont peu scolarisées bien que certaines ont accompli un parcours jusqu'à l'enseignement technique supérieur. Elles évoquent assez souvent leurs difficultés scolaires et ont une piètre opinion de l'école.

Cette méfiance m'a alertée et mise en garde. Je devais absolument éviter dans mes entretiens les dérives propres aux séminaires académiques: vocabulaire systématiquement abstrait, références à des œuvres « censées connues » (comme disent volontiers les professeurs d'université), accaparement logorrhéique.

---

<sup>1</sup> Comité canadien sur la violence faite aux femmes, « Un nouvel horizon: éliminer la violence, atteindre l'égalité », 1993.

Il me fallait trouver un mode de fonctionnement basé sur le mouvement de la parole, les échanges entre les participantes et moi. Une circulation fluide de la parole qui suppose d'une part l'apprentissage de certains concepts fondamentaux et d'autre part l'écoute de leurs interventions. Savoir se détacher des schémas prévus, y revenir pour les enrichir en y intégrant leur discours. Ne jamais relâcher l'attention portée au groupe et, en même temps, garder le fil de la préparation, autant que faire se peut. J'essaie d'expliquer les concepts avec des mots simples, précis, en multipliant les exemples. Aucun simplisme mais une recherche de clarté. Au fil de l'expérience, j'ai amplement constaté qu'elles aiment être amenées à un niveau, même relativement élevé, d'abstraction qui ne leur est guère familier. Et plus d'une tirent fierté de ce savoir tout neuf.

Ainsi, il y a quelques années, une participante me raconte avec enthousiasme une expérience, vécue le lendemain du jour de notre atelier. Elle comparaisait devant le juge au sujet de la garde des enfants. Comme d'habitude, avant toute audience, son ex-mari est venu s'asseoir auprès d'elle, proférant des menaces. Devant le juge, ne se laissant pas déstabiliser, elle fit un petit discours sur la « socialisation », mot qu'elle avait rencontré et compris, la vieille. Elle était fière de l'avoir utilisé de manière adéquate d'autant qu'elle avait obtenu la garde de ses enfants.

Etendre le champ d'autonomie des femmes passe par l'usage des mots. C'est une partie importante de mon travail – non pas que je passe des heures à leur définir des concepts. Il n'empêche que bon nombre de mes séances commencent par une définition essentielle. Aucun groupe n'a échappé à la définition des mots « nature », « naturalisation »<sup>2</sup>. Comment jeter les bases du féminisme en faisant l'économie de ces termes-là ? C'est par « nature » que les femmes sont intuitives, douces, passives. C'est par « nature » que les hommes sont agressifs, voire violents, créateurs. Question de testostérone et d'œstrogène ! Ce sont, en très grande partie, les hormones qui déterminent les comportements et qui fondent le marquage naturel. Je m'efforce de leur démontrer combien le marquage naturel, loin d'être une expression gratuitement intellectuel, est une machine de guerre qui légitime l'ordre établi pour le perpétuer.

Tous les groupes opprimés, que ce soient les noirs, les esclaves; les femmes l'ont appris à leurs dépens. Les femmes encore davantage. En effet la publicité, sans vergogne continue, à l'envi, d'utiliser le mythe d'une nature féminine alors qu'elle n'oserait plus faire de même avec les populations africaines. Ce type d'entretien suscite des échanges vifs parce, comme nous tous et nous toutes, elles sont formatées par l'idéologie patriarcale. Généralement, j'enchaîne avec une définition du concept de l'aliénation en prenant soin de leur expliquer l'étymologie: être autre que soi. J'essaie de leur montrer que le combat contre les inévitables aliénations est une lutte de tous les jours et pour tout le monde. Bref, je les aide à déconstruire des modes de pensées qui sont autant d'automatismes. J'explicite le mot genre qui correspond plus ou moins à l'expression « relations sociales de sexes ».

---

<sup>2</sup> Naturalisation: production du féminin et du masculin, exclusivement par la nature.

Je détaille ce que ce mot induit :

- le rejet du déterminisme biologique ;
- le regroupement de toutes les différences constatées entre hommes et femmes, qu'il s'agisse des différences individuelles, des rôles sociaux ou des représentations culturelles, c'est-à-dire tout ce qui est variable et socialement déterminé.
- Ce mot genre doit aussi être distingué du mot classe, en affirmant que les femmes ne forment pas un groupe homogène mais un ensemble traversé par des différences de classe, de groupes ethniques, d'âge etc. ;
- l'asymétrie fondamentale, la hiérarchie et les relations entre les deux groupes, les deux rôles, les deux sexes et les deux genres.

Inutile de dire que je suis là, avec elles, au centre des théories féministes. Et pourtant, je n'abuse pas inutilement de l'étiquette féministe, non pas qu'elle me fasse peur et encore moins honte. Mais une longue expérience me confirme, qu'à être utilisé, le terme agit en repoussoir. Par le biais du concept d'aliénation, je leur montre combien les médias s'ingénient à présenter une image négative du féminisme et plus encore des féministes: viragos, anti-hommes sorcières et j'en passe.

Il n'empêche l'idée de leur féminité les tarabuste. Sans l'avouer clairement un certain nombre d'entre elles se tiennent pour responsables de l'échec de leur couple, même si elles ont été longuement tabassées. – « Me suis-je comportée suffisamment en bonne épouse ? » Car comment expliquer leur goût pour une certaine littérature psychologisante qui ne cesse de véhiculer les pires stéréotypes, dont elles sont si friandes: « Réussir sa vie à deux », « Bâtir le couple » ? J'essaie de relativiser les termes de masculinité et de féminité en expliquant, textes ethnologiques à l'appui, que ces notions sont éminemment variables selon les cultures et même les époques. Je m'appuie sur les études de Margaret Mead qui, par ses observations des peuplades de Nouvelle-Guinée, a montré que les comportements étaient chez ces populations beaucoup moins liés aux sexes qu'en Occident. Même si certaines affirmations de Margaret Mead, doivent être nuancées, il est indéniable que ses travaux font encore autorité. Sont-elles convaincues intimement ? Je n'ai pas cette prétention mais du moins apprennent-elles à prendre distance à l'égard d'idées convenues « allant de soi ».

Mon travail ne se borne pas à des réflexions théoriques, même abondamment illustrées. Je leur décris les combats de féministes: Olympe de Gouges, Flora Tristan, Louise Michel. J'évoque pour elles de grands combats collectifs plus spécifiquement belges: celui mené pour acquérir le suffrage universel, pour obtenir la légalisation de l'avortement, la grève de la FN de Herstal.

## **Rien que de l'espoir !**

En conclusion, je dirai ceci : sans aucun doute, toutes ces femmes que je côtoie pendant la formation LEA ne sont pas conquises par ce séminaire mais je recueille un enthousiasme certain qui me donne, en retournant à Bruxelles, un sentiment de plénitude. Ces femmes en ont tellement vu qu'elles souhaitent, avec une acuité exceptionnelle, et dans tous les ateliers sans exception, puiser des ressources qui faciliteront leur reconstruction. Besoin qui fait d'elles des interlocutrices, fortes, fragiles, d'une rare disponibilité d'écoute et qui, malgré tout font confiance à la vie.